Dominique CARDON, *La démocratie internet. Promesses et limites* | Joseph M. REAGLE, *Good Faith Collaboration. The Culture of Wikipedia [Collaboration en toute bonne foi. La culture de Wikipédia]*

Paris, Éd. du Seuil, coll. République des Idées, 2010, 112 p. | Cambridge, MA, The MIT Press, 2010, 244 p.

Francesca Musiani

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2238>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2238

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 440-444

ISBN : 978-2-8143-0108-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Francesca Musiani, « Dominique CARDON, *La démocratie internet. Promesses et limites* | Joseph M. REAGLE, *Good Faith Collaboration. The Culture of Wikipedia [Collaboration en toute bonne foi. La culture de Wikipédia]* », *Questions de communication* [En ligne], 20 | 2011, mis en ligne le 05 avril 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2238> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2238>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Dominique CARDON, *La démocratie internet. Promesses et limites* | Joseph M. REAGLE, *Good Faith Collaboration. The Culture of Wikipedia [Collaboration en toute bonne foi. La culture de Wikipédia]*

Paris, Éd. du Seuil, coll. République des Idées, 2010, 112 p. | Cambridge, MA, The MIT Press, 2010, 244 p.

Francesca Musiani

RÉFÉRENCE

Dominique CARDON, *La démocratie internet. Promesses et limites*. Paris, Éd. du Seuil, coll. République des Idées, 2010, 112 p.

Joseph M. REAGLE, *Good Faith Collaboration. The Culture of Wikipedia [Collaboration en toute bonne foi. La culture de Wikipédia]*. Cambridge, MA, The MIT Press, 2010, 244 p.

- 1 L'automne 2010 a vu la publication de deux ouvrages qui, bien qu'ils soient différents en termes de style, approche et audience visée, ont quelque mérite à être lus en parallèle. Ils intéressent tous les deux les observateurs de l'internet s'interrogeant sur la dialectique entre projets communautaires et projets démocratiques pour et sur le réseau. Il s'agit de *La démocratie internet. Promesse et limites* du sociologue Dominique Cardon, et de *Good Faith Collaboration. The Culture of Wikipedia* de Joseph M. Reagle. De façon à la fois concise et claire, l'ouvrage de Dominique Cardon fait le point sur une des questions principales qui concernent l'internet : son statut de grand laboratoire d'expérimentations politiques. De son côté, Joseph M. Reagle se sert d'une approche

ethnographique pour capturer l'esprit du « peuple » de *Wikipédia*, plutôt qu'au paradigme organisationnel ou à la dynamique communautaire sous-tendant le projet, éventuellement transposables à d'autres contextes politiques et sociétares, il s'intéresse aux préoccupations des Wikipédiens visant à traduire en pratique les nobles, mais vagues, idéaux de collaboration et de « bonne foi ».

- 2 Aux yeux de l'observateur déjà versé dans des questions de gouvernance, d'espace public et de l'internet, ce qui paraît particulièrement intéressant dans l'ouvrage de Dominique Cardon est que l'auteur réussit – de façon synthétique – à rassembler différents terrains de pratiques, usages et politiques qui sont généralement étudiés séparément, et à porter sur eux un regard transverse pour aboutir à soutenir de façon convaincante que ceux-ci constituent la trame d'un même « scénario » politique de l'internet. Cependant, les lecteurs déjà initiés à ce domaine d'étude ou le public académique ne constituent pas la cible principale de ce travail, plutôt destiné à un public assez large, désireux d'en savoir plus. L'auteur pense ici en premier lieu à nombre d'utilisateurs de l'internet, sceptiques et curieux, voulant mieux comprendre leur société aux rapides changements. Il leur propose quelques clés d'interprétation de la « question politique », si le singulier peut être ici adopté, posée par l'internet. En revanche, l'ouvrage de Joseph M. Reagle est une observation participante approfondie de *Wikipédia*, dans la tradition des meilleures ethnographies, qui dépeint l'« encyclopédie libre » non pas en tant que paradigme ou représentant d'une façon de penser ou de s'organiser, mais comme collectif en train de produire le successeur intellectuel, à l'ère du numérique, des grandes communautés encyclopédiques du passé plus ou moins récent. Bien que l'ouvrage ne soit pas produit en premier lieu pour la communauté de *Wikipédia*, il leur « parle » particulièrement, et souhaite solliciter la réflexivité, déjà très poussée, des *insiders* (p. 10) plus que d'autres ouvrages précédents n'ont su le faire.
- 3 Tout au long de son ouvrage, Dominique Cardon ne rentre dans le détail d'aucun des terrains et des pistes qu'il présente. Il n'aurait ni l'espace ni la possibilité de le faire, étant donné le format de la collection « La République des Idées », mais surtout, là n'est clairement pas le point du livre : son but est de proposer une analyse des façons dont l'espace public s'élargit par moyen de l'internet et est revisité sur l'internet, ainsi que des façons dont cet élargissement peut être interprété comme un processus de démocratisation, à la fois spécifique au médium et présentant beaucoup de continuités avec l'histoire et avec l'« off-line » d'aujourd'hui. Dominique Cardon soutient que l'apparition de nouveaux acteurs dans l'espace public a obligé à enlever les barrières qui bloquaient l'accès à la parole publique, et à rendre possibles des formes de prise de parole plus subjectives, personnelles et privées : « Internet pousse les murs de l'espace public, tout en enlevant le plancher » (p. 10), note-t-il. Il livre donc une analyse des principes fondamentaux de ce qu'il appelle « la démocratie internet », en montrant que la coproduction de celle-ci implique une grande variété d'acteurs parmi lesquels les développeurs de logiciels libres, les activistes des biens communs immatériels, les gourous de l'intelligence collective, les téléchargeurs et rémixeurs, les apôtres de la liberté d'expression, et les militants pour une information alternative – monde qu'il explore d'ailleurs dans un autre ouvrage contemporain avec Fabien Granjon (*Médiactivistes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2010). D'après Dominique Cardon, l'internet « autorise » de nouveaux acteurs à prendre la parole, tout en suscitant régulièrement les réactions des circuits traditionnels de l'information, habitués d'un

espace public traditionnellement bien plus restreint et codifié. L'accent que met Joseph M. Reagle sur l'étude des Wikipédiens « en tant que tels » conduit à introduire encore un nouvel élément de « démocratie » qui échappe à une vue d'ensemble sur le potentiel d'expérimentation politique de l'internet : la connaissance libre, idéal sous-tendant la mission encyclopédique du projet de façon omniprésente. Joseph M. Reagle identifie comme principes fondateurs de cette connaissance libre la « mise en pratique » de l'idéal collaboratif et la requête à chaque Wikipédien de reconnaître la bonne foi des autres appartenant à cette communauté. Par ailleurs, la mission de *Wikipédia* rend sa communauté différente par rapport à celles fondées sur les discussions politiques, ou la « fan fiction », car elle intègre le principe de bonne foi à d'autres standards de connaissance et d'écriture. Il démontre donc comment les politiques sociales et les standards encyclopédiques sont liés ; comme il le souligne, « *a standard renders the subject matter of a collaborative encyclopedia compatible, good faith makes it possible to work together* » [un standard assure la compatibilité des sujets composants une encyclopédie collaborative, la bonne foi des contributeurs rend possible le travail collaboratif lui-même] (p. 71).

- 4 Des « promesses et limites » qui se partagent de façon équilibrée le sous-titre de l'ouvrage de (p. 71) Dominique Cardon, ce sont les premières, à coup sûr, qui l'emportent dans son argument. Certes, il met en garde contre la progression de tendances à la « verticalisation » de l'internet, telle que le développement de logiques d'audience par les grandes entreprises du secteur, mais il soutient surtout que, grâce aux fondements égalitaires qui ont présidé à sa naissance et à son développement, l'internet est une opportunité pour la démocratie. Pour atteindre cet objectif, Dominique Cardon reprend au fil du livre certains exemples de bruits médiatiques dominants, anecdotes, approximations et « sens commun » craintifs, généralement dénigrants l'internet. Ainsi en est-il amené à décrire les médias traditionnels comme des *gate keepers*, des gardiens de l'ordre culturel et politique qui souhaitent conserver le monopole de la transmission de la bonne parole à des citoyens considérés comme incapables de se forger une opinion de façon autonome (p. 9). Il souligne que, considérer les éditeurs et journalistes comme des intermédiaires culturels incontournables entre l'information et un citoyen « infantilisé », aide également à interpréter une sorte de dénigrement ou de diabolisation dont font souvent l'objet des initiatives telles que *Wikipédia* qui sont, selon lui – et pas seulement – non seulement abouties, mais sophistiquées dans leur organisation novatrice. Joseph M. Reagle introduit à ce propos le concept d'« *encyclopedic anxiety* », l'anxiété encyclopédique, pour rendre compte des façons dont les controverses publiques sur les ouvrages de référence – qui ont été plusieurs dans l'histoire – sont souvent le miroir de préoccupations culturelles de taille (pp. 140-155). L'intuition de Joseph M. Reagle, selon laquelle beaucoup des controverses dirigées contre *Wikipédia* sont emblématiques de changements sociaux plus larges, résonne avec les arguments de Dominique Cardon. À son tour, Joseph M. Reagle propose une reconfiguration de l'espace public en ligne dont l'instrument – nous semble-t-il – est non seulement *Wikipédia*, mais aussi plusieurs des autres outils collaboratifs cités par l'auteur français. L'internet remet en cause une hiérarchie des émetteurs de savoir et de vérités, dont l'autorité n'était quasiment pas contestable dans le modèle vertical des médias de masse. Par ailleurs, cette hiérarchie n'est pas opposée à l'anarchie (p. 32), mais se voit reconfigurée par la technique.
- 5 Pour rendre compte de l'« esprit de l'internet », Dominique Cardon retrace tout d'abord la façon dont on a rendu compte de l'histoire du réseau des réseaux, pour expliquer les

racines de sa « culture » ; il rappelle que les militaires n'ont pas conçu internet, même s'ils ont participé au financement de sa conception, et situe la naissance de l'internet plutôt dans un contexte de rencontre entre la contre-culture américaine et l'esprit méritocratique du monde de la recherche. Il met ainsi en relief comment il est né des besoins de ses inventeurs, chercheurs et informaticiens, sans plan préconçu mais avec une méthode égalitaire et méritocratique nécessitant la mise en place de consensus et empêchant le contrôle du réseau par quelque acteur que ce soit. Cet ensemble de valeurs libertaires et solidaires est ancré profondément, souligne l'auteur, dans les gènes du réseau : les principaux succès collaboratifs qui y ont eu lieu, et dont l'internet est encore le théâtre, tiennent largement à la même notion de consensus qui a présidé à l'établissement des normes du réseau. Dominique Cardon note finalement comment les deux tendances politiques et économiques libertaire et libérale ont trouvé la possibilité d'une coprésence dans la liberté de l'information et la liberté du code, et ont fourni les fondements pour un espace contributif large et puissant (p. 32).

- 6 Joseph M. Reagle s'attache, quant à lui, à souligner la dimension « encyclopédique » représentée par *Wikipédia* dans cet espace contributif : il montre comment le peuple de *Wikipédia* voit son projet de la même façon que ses précédents historiques, les communautés encyclopédiques telles l'*Encyclopédie* de Diderot ou le système de classification universel de Paul Otlet, considéraient leurs travaux de référence. Joseph M. Reagle retrace les origines de *Wikipédia* dans l'idéal de connaissance libre d'inspiration illuministe, tout en mettant en relief le rôle de l'internet en tant qu'agent multiplicateur d'une mise en pratique efficace de cet idéal, dans le projet *Wikipédia* lui-même et dans ses *forks* les plus importantes (pp. 24-30).
- 7 Ensuite, Dominique Cardon montre comment l'élargissement de l'espace public promu par l'internet passe nécessairement par une organisation, bien que sous des formes jusqu'ici inédites ou peu exploitées, du réseau des réseaux. Il note comment, contrairement à une opinion répandue, le *Web* n'est pas un récipient qui sert de *repository* à une quantité de matériaux et de documents non structurés, dont le but n'est pas souvent traçable : l'information demeure fortement hiérarchisée sur le *Web*. Seulement, cette hiérarchie n'est plus faite *ex ante*, mais *ex post* ; elle n'est plus produite par une autorité spécialisée, mais collectivement, par l'ensemble des utilisateurs ; elle s'est déplacée mais n'a pas disparu. La hiérarchisation des pages *web* s'impose par la mise en place d'algorithmes, en premier lieu le *Page Rank* de Google, qui donne plus de visibilité aux pages qui sont les plus citées, les plus liées, les plus commentées. Donc, s'il n'est pas difficile de trouver des pages *Web* choquantes ou menaçantes, en particulier pour certains groupes d'utilisateurs, celles-ci sont en général marginalisées par ce type de hiérarchisation de l'information sur le réseau. L'accessibilité d'une page ne doit pas être confondue avec sa visibilité, écueil dans lequel tombent pourtant nombre de journalistes et d'internautes eux-mêmes. Mais, souligne Dominique Cardon, tel est l'un des effets de l'élargissement de la parole publique sur l'internet : on peut y trouver toutes sortes de propos mais, si tous sont effectivement accessibles sur le *Web*, cela ne veut pas dire qu'ils ont la même visibilité, contrairement à ce qui se passe le plus fréquemment dans l'espace public des médias traditionnels. Ce qui est le plus recherché est considéré comme le plus intéressant, tout comme dans le monde des citations scientifiques : en faisant des liens vers telle ou telle information, les internautes eux-mêmes en font remonter certaines dans la hiérarchie des moteurs de recherches et dans les zones de visibilité du *Web*. Les propos idiots, faux ou diffamatoires restent généralement en bas de ces hiérarchies et ne sont pas ou peu vus pour qui ne les

recherche pas explicitement ; par exemple, certains bruits médiatiques ou fausses rumeurs ont été même plus rapidement démentis grâce à cette propriété de l'internet (p. 42). Les chapitres du livre de Joseph M. Reagle abordant les questions de l'ouverture et la hiérarchisation convergent à plusieurs reprises avec les propos de Dominique Cardon : en examinant les formes de cette ouverture, les différentes pratiques de collaboration et le rôle de certaines formes de *leadership*, Joseph M. Reagle entreprend de montrer comment chaque aspect des normes de la communauté sous-tend l'assomption et la mise en pratique communes de la « bonne foi » dans ses différentes facettes à travers des discussions, des *policies*, des cas d'étude. C'est ainsi qu'il est amené à analyser le slogan « *anyone can edit* » (n'importe qui peut modifier) de la même façon dont Dominique Cardon approche les algorithmes des moteurs de recherche, en faisant ressortir les controverses autour de la définition même de « modification » et en révélant l'ensemble complexe de priorités que la communauté cherche à rééquilibrer.

- 8 En analysant les arguments critiques et sympathisants des dispositifs de réseautage et partage social, et les questions qu'ils mettent en débat dans l'espace public, les deux auteurs s'intéressent également à la place de ces outils « dans le reste du monde ». Si, pour Joseph M. Reagle, l'« anxiété encyclopédique » analysée dans le septième chapitre révèle que beaucoup de controverses dirigées vers *Wikipédia* sont l'emblème de changements sociaux plus larges, Dominique Cardon souligne que l'organisation des contenus du réseau par les moteurs de recherche semble prendre une tournure de plus en plus médiatique et ressemble toujours plus à des mécanismes qui rappellent les mesures d'audience – tendance qui pourrait indiquer l'intention de « rétablir » un ordre dans lequel les médias et les plus grosses entreprises prendraient plus souvent le dessus. La force du modèle conversationnel et de partage, représenté respectivement par les réseaux sociaux et les encyclopédies en ligne, apparaît cependant difficile à contrer : à partir de 2005, les plateformes de messagerie et de commerce électronique comme *America Online*, *Amazon* et *eBay* ont commencé à perdre du terrain face aux nouveaux géants des contenus collaboratifs et des communautés numériques : *YouTube*, *MySpace*, *Wikipedia* et *Facebook*. Dominique Cardon (p. 54) note que, en 2010, *Google* a d'ailleurs cédé à *Facebook* la place de site le plus fréquenté du monde, marquant ainsi un tournant symbolique. Par ailleurs, les deux auteurs négligent quelque peu la problématique, pas nouvelle, mais toujours d'actualité de l'accès très « matériel » aux infrastructures, pré-condition à la naissance et au développement des espaces publics en ligne. À côté des choix commerciaux faits par les grandes plateformes en termes de données personnelles, par exemple, et l'influence de ceux-ci sur les espaces publics se créant sur l'internet, on se demande comment les auteurs prennent en compte dans leur travail les questionnements sur le rôle des fournisseurs d'infrastructure, les décideurs de la forme qu'elle prend et de ses effets sur la « question politique » de l'internet – les implications des conditions d'accès pour les pratiques communautaires et « démocratiques » qu'ils retracent dans les dispositifs analysés.
- 9 Le « charme » d'égalitarisme des pratiques de collaboration et l'élargissement des prises de parole qui ont lieu sur l'internet ne devraient cependant pas conduire à négliger les considérations sur la structure et le modèle d'affaires des plateformes qui assurent ces types de services. Les géants de la collaboration et du partage sont aussi de puissants acteurs industriels qui traitent des données issues de centaines de millions d'individus de façon pas souvent claire ni équilibrée. Dominique Cardon note aussi comment la « massification » des publics de l'internet a été interprétée, voire liquidée, en tant que « bavardage » qui remplace la conversation et l'interaction la plus

rudimentaire tout autant que l'argumentaire et la régulation procédurale, tendance dont l'épitomé serait le bouton « *I like* » de Facebook.

- 10 Mais cette massification du public de l'internet n'implique pas un retour à une condition de foule ou de public passif, auquel il ne reste que d'être endoctriné par les *gate keepers* traditionnels : la politique de l'internet est « la force des coopérations faibles », dont Dominique Cardon donne dans son quatrième chapitre un portrait à travers des mécanismes de l'exposition de soi, de leurs motivations et des formes qui en découlent (p. 81). Il est particulièrement intéressé par la « communication privée en public », l'une des formes d'échange les plus originales qui soient apparues avec les réseaux sociaux de l'internet, « un jeu théâtral, dans lequel les utilisateurs miment l'aparté tout en parlant au su et au vu des spectateurs potentiels, [qui] permet de parader devant eux [...] une microscène » (p. 63). Ces conversations particulières sont la trame détaillée des conversations politiques plus globales et produisent une forme nouvelle d'action collective, opportuniste et décentralisée, mais de puissance indéniable, comme le démontre Joseph M. Reagle dans le cas de *Wikipédia*. En dépit de l'approche de cet auteur qui – nous l'avons déjà signalé – privilégie la tentative de capturer l'esprit d'une communauté plutôt que d'en tirer des principes généralisables, c'est là qu'on tire la « leçon » de son livre : les services travaillant avec des communautés devraient chercher à faciliter des collaborations rapides et flexibles qui soient, en même temps, bien conscients du potentiel et des limites de la technologie utilisée, des procédures dont les éléments fondants soient moins les structures de réaction aux mauvaises pratiques, et plus les structures d'action et de partage de meilleures pratiques entre collaborateurs.
- 11 Dominique Cardon indique que ces formes d'action collective ont inspiré la démocratie participative que les politiques cherchent à mettre à leur service mais il s'agit là de vouloir reproduire artificiellement et sur commande quelque chose qui émerge par ailleurs spontanément là où on ne l'attend pas. D'un côté, il ne faut pas renier ou sous-évaluer ces manifestations de liberté mises en œuvre par les publics de l'internet, de l'autre, il ne faut pas considérer sa « massification » comme quelque chose d'homogène, ni de négatif. Tous les utilisateurs de l'internet n'apportent pas le même type ni la même quantité de contributions à l'évolution du réseau, mais les « coopérations faibles » demeurent la force du Web. Encore une fois, *Wikipédia* fait son apparition aussi dans l'ouvrage de Dominique Cardon (p. 19), quand il note comment les participations minimales, comme la correction des fautes d'orthographe sur *Wikipédia*, la notation de la qualité des articles, voire la présence silencieuse d'utilisateurs inactifs, sont indispensables à la motivation des plus actifs. En ce sens, le tant dénigré bouton « *I like* » de Facebook devient dans sa vision une parmi les nombreuses adaptations à la massification des usages qui contribue, à sa façon, à la stabilisation d'un dispositif de collaboration aux formes multiples et variées poussant le Web non pas vers une plus grande confusion, mais une plus grande organisation (p. 77). Avec un raisonnement analogue, Joseph M. Reagle note que le fait selon lequel *Wikipédia* ait poussé vers une réduction de titres formels et de distinctions de *leadership* ne signifie pas pour autant un manque d'organisation. C'est plutôt une auto-organisation qui se met en place, propulsée par la conscience des utilisateurs que l'égalitarisme efficace n'est pas produit par l'absence de pouvoir, mais par le fait que personne n'en ait trop à lui tout seul et que tous puissent mettre à profit le leur pour une plus grande productivité (p. 169).

- 12 À leur façon, les deux ouvrages sont en ce sens optimistes : entre les promesses et les limites de l'internet, ce sont les premières qui semblent l'emporter. En dernière analyse, l'internet constitue une opportunité démocratique. Cependant, cette opportunité se trouve aujourd'hui face à deux défis. Le premier est la négociation du virage de la massification sans un changement de nature, c'est-à-dire, une évolution qui ne bouleverse pas les qualités créatives et les principes égalitaires initiaux de l'internet. Si pour Dominique Cardon, les « coopérations faibles » ouvrent la voie à ce résultat, pour Joseph M. Reagle, la clé du succès collaboratif réside dans la procédure de recherche de consensus que *Wikipédia* incarne si bien en tant que mécanisme qui force à s'engager dans le débat substantiel, beaucoup plus que dans le « *politicking* » (« politiquer »). Le deuxième défi est de définir la puissance de l'internet comme outil de démocratie dans un sens plus ou moins direct : il faut séparer les deux conceptions du *Web* comme outil de vote et comme dispositif de débat. La confiance des deux auteurs dans la deuxième alternative, plutôt que dans la première, est indéniable. Il n'est même pas nécessaire que Joseph M. Reagle nous rappelle l'aphorisme de *Wikipédia* « *voting is evil* » pour tirer de ces deux ouvrages une vision (et un espoir ?) qui dépeint le réseau des réseaux comme porteur d'un effet politique plus important, bien que plus souterrain et moins éclatant dans la « responsabilisation » et la montée en autonomie de la société civile.
-

INDEX

oeuvrecitee Démocratie internet. Promesses et limites (La) - (Dominique Cardon, 2010)

AUTEURS

FRANCESCA MUSIANI

CSI, MINES ParisTech

francesca.musiani@mines-paristech.fr